



Autoportrait à l'âge de 18 ans

## ANTOINE WIERTZ (1806-1865), LE PHILOSOPHE AU PINCEAU

Artiste précoce, le petit Antoine, âgé d'à peine dix ans, passait son temps libre à tailler des grenouilles en bois dans la boutique de son père, tailleur d'habits à Dinant. Ses aptitudes pour les arts plastiques seront mises en forme à l'Académie des beaux-arts d'Anvers où il est admis en 1820 grâce à une bourse d'études du roi Guillaume 1<sup>er</sup> d'Orange. Le retour des œuvres de Pierre-Paul Rubens dans sa ville natale impressionne d'autant plus notre jeune artiste qu'il se revendique haut et fort de l'esthétique baroque flamande.

Comme nombre de ses contemporains, son séjour en Italie – à la suite d'un prix de Rome obtenu en 1832 – lui bourre la tête de sujets mythologiques. Il ramène dans ses bagages une gigantesque toile applaudie à Anvers mais dédaignée à Paris: Les Grecs et les Troyens se disputant le corps de Patrocle. Il en gardera une rancœur tenace à l'égard de la France, lui qui prétend peindre des tableaux pour la gloire et des portraits pour la soupe. Formidable pied de nez à ses détracteurs, il parvient à faire refuser une toile de Rubens, maquillée sous sa signature, par le jury du Salon de Paris.

Après la mort de sa mère, modeste journalière mosane, il s'installe définitivement à Bruxelles. Il occupe d'abord le vaste hangar d'une usine désaffectée de la rue des

Grecs et Troyens se disputant le corps de Patrocle



Mère de l'artiste



La belle Rosine

Renards où il peint *Le triomphe du Christ*, *La belle Rosine*, *L'enfant brûlé* et *La fuite d'Égypte* que l'on retrouvera bientôt dans le chœur de l'église Saint-Joseph au quartier Léopold (p. 447). Ses expositions remportent un franc succès mais il n'y vend rien, et pour cause. Estimant que ses œuvres n'ont pas de prix – de pareilles œuvres se payent en millions ou ne se vendent pas... on meurt de faim, au besoin, à côté d'elles – il manie la dérision jusqu'à organiser une tombola dont le prix, remporté par un épicier du quartier, n'est autre que le fameux Patrocle...

Sa réputation aidant, il propose au ministre de l'Intérieur, Charles Rogier, de léguer son œuvre à l'État en échange du financement de la construction d'un atelier à sa demeure, assez vaste, commode et lumineux, pour accueillir ses œuvres colossales. Il serait reconverti, à sa mort, en musée ou en refuge artistique. Pour ce faire, il a trouvé un terrain sur un remblai du chemin de fer du Luxembourg en plein chantier. Isolé et peu coûteux, il est à un jet de pierre d'un nouveau quartier, promis à un bel avenir. Antoine veut y édifier un temple humanitaire dédié à la religion de l'avenir dont la bible devait être la croyance au Progrès.. Prenant pour modèle un temple de Neptune qui l'a ébloui à Paestum, il en dresse les plans. Les façades de son vaste cube – 35x15x15 m – recouvert d'une verrière sont enserrées de colonnes grecques et curetées de niches à fresques destinées à vanter son œuvre. Clin d'œil du destin, seul *Le démon de l'orgueil* sera peint. En fidèle gardien des deniers de l'État, les ministres lui allouent le budget nécessaire au compte-gouttes, au fur et à mesure de l'élévation de l'édifice, en échange de tableaux toujours plus nombreux. *Le combat d'Homère*, *La chute des Anges*, *Le triomphe du Christ* et *Le phare du Golgotha* tombent ainsi dans l'escalcelle de l'État.

Installé dans son ermitage, Wiertz s'inscrit désormais dans les combats philosophiques de son temps. Il prend la défense des petites gens contre la guerre – Napoléon aux enfers, *De la chair à canon*, *La paix* – milite pour la démocratie et l'abolition de la peine de mort – *La vision d'une tête coupée*. Soucieux de pédagogie, il rêve d'accrocher ses toiles pacifistes dans les gares, les hôtels de ville ou les palais de justice. Pour supprimer les reflets des tableaux exposés dans de telles conditions, il travaille sur une peinture mate, à base de térébenthine. Ses expériences n'aboutissent qu'à lui empoisonner le sang.



De la chair à canon

*Le triomphe de la lumière*, étudié pour dominer le rocher de Dinant, a inspiré la statue de la Liberté à Frédéric-Auguste Bartholdi (New York, 1886). Celui-ci a simplement remplacé le glaive du personnage de Wiertz par les tables de la Constitution américaine.

ANTOINE  
WIERTZ